

L'Intrepid

AVENTURES SPORTS VOYAGES

LE FLÉAU SAUVEUR



Je fus bientôt obligé de me cramponner aux branches !... (Lire page 6.)



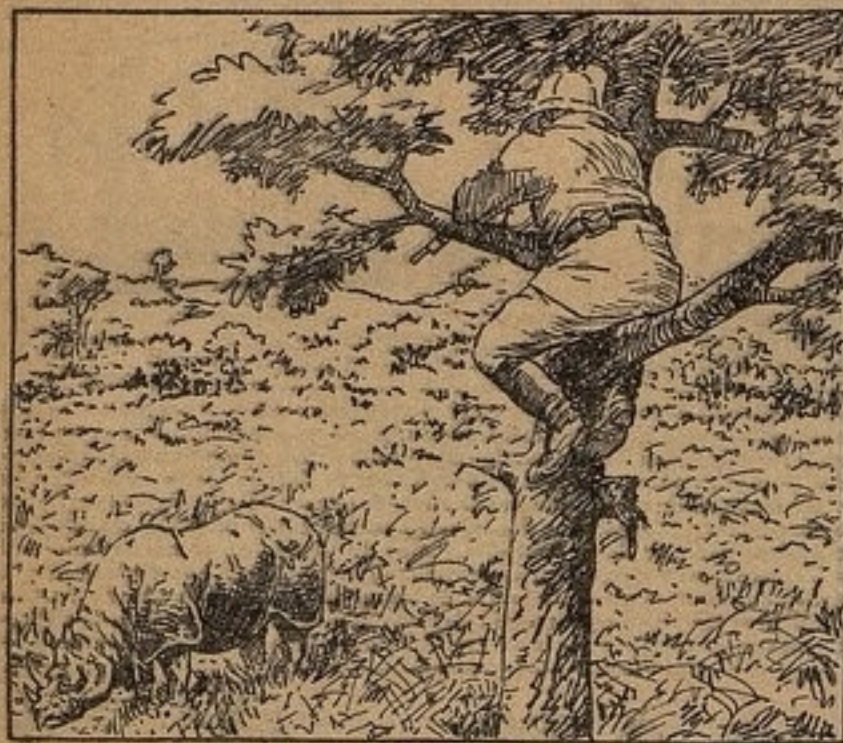
LE FLÉAU SAUVEUR



Cette aventure se passa au cours de mon troisième séjour dans le Bahr-El-Ghazal. Vous vous étonnerez peut-être de l'attrait particulier qu'exerce sur moi ce pays. Qu'il me suffise de vous dire que toute cette région est vraiment le paradis du chasseur qui y trouve à peu près toutes les bêtes, depuis le lion jusqu'à l'antilope en passant par le rhinocéros et la hyène.

D'innombrables oiseaux habitent ces contrées lacustres. J'ai vu évoluer là des milliers de canards, de sarcelles et de hérons. J'y ai vu surtout des nigrettes qui y pullulent malgré la chasse acharnée qu'on leur fait.

Mais, ce qui émerveille surtout le chasseur qui visite ces lieux pour la première fois, ce sont les pélicans goitreux,



Je visai le monstre au défaut de l'épaule.

les marabouts au crâne chauve qui semblent méditer parmi les joncs et les échassiers aux livrées multicolores.

Quand j'arrivai pour la troisième fois, je fus reçu par un noir que je connaissais depuis longtemps. C'était un de ces Pouhls de race très pure et d'intelligence vive. Il se nommait Samba Taraoré et je crois bien qu'il faisait un peu tous les métiers. Je l'ai vu marchand de tapis à Tombouctou, pêcheur ou chasseur au Bahr-El-Ghazal et guide en Mauritanie. Au demeurant c'était un fort gai compagnon, parlant une sorte de petit nègre qui m'amusa toujours.

— Toi y en a venir chasser ? me demanda-t-il. Y en a moyen tuer girafes : moi bien connaisse deux !

— Tu m'ennuies avec tes girafes, lui répondis-je. Tu sais bien que je n'aime pas tuer ces animaux qui ne font de mal à personne.

— Ah ! observa tranquillement Samba Taraoré... toi y en a pas tuer girafes ? Alors y en a lions et moi bien connaisse linocéros !

Un « linocéros », vous devinez tout de suite que c'est un rhinocéros. Il y en a beaucoup dans le Bahr-El-Ghazal ; ils aiment surtout la région nord dans laquelle l'eau est moins abondante. Il y a là une brousse qui rappelle assez les chaumes de nos provinces. Cette brousse est constituée par du « kram-kram », sorte de graminée épineuse qui pousse en touffes

très denses. Il en résulte qu'on est souvent obligé de la couper au sabre d'abatis pour progresser. Ajoutez en outre que cette brousse est parsemée de ronces et vous aurez une idée de la difficulté qu'éprouve le chasseur pour avancer sous un soleil torride. Mais vous savez que ces obstacles ne sont pas suffisants pour arrêter celui qui trouve dans le tir des bêtes féroces des émotions merveilleuses.

Nous nous mimes en route avant l'aurore le lendemain de mon arrivée. Nous traversâmes d'abord une grande plaine herbeuse au milieu de laquelle j'aperçus des girafes en train de manger des jeunes pousses de mimosées. Ces animaux nous éventèrent d'ailleurs de fort loin et disparurent en un clin d'œil. Ce ne fut qu'une heure après que nous commençâmes à entrer dans la région broussailleuse. Vers sept heures du matin, nous arrivâmes près d'une sorte de petit étang.

— C'est là, me dit Samba Taraoré. Lui venir boire ici, y en a traces.

Sur le sol mou on voyait en effet des traces de pied de rhinocéros. Il y avait d'ailleurs d'autres empreintes que j'attribuai à des éléphants et des antilopes. Toute la gent des bêtes de la brousse devait se donner rendez-vous là à l'heure où la soif se faisait sentir.

L'affût du rhinocéros ne se prend pas avec la même facilité que celui de l'antilope. J'avais bien eu l'occasion déjà de tuer un de ces pachydermes mais j'avais eu la chance de le foudroyer. Je n'ignorais pas, d'autre part, que les choses ne passent pas toujours aussi simplement et je ne tenais nullement à être proprement décousu par un animal qui est remarquablement armé dans ce but.

J'examinai donc les alentours et je finis par découvrir un arbre qui pouvait constituer une plate-forme assez commode d'où il était possible de tirer sur les bêtes qui viendraient boire.

Je grimpai donc sur mon mirador improvisé pendant que Samba Taraoré gagnait un endroit situé à cinq cents mètres plus au nord. Il avait l'intention de tirer des aigrettes dont il faisait le commerce.

Le soleil avait déjà inondé de lumière éblouissante toute cette région herbeuse coupée de marigots dont l'eau prenait l'éclat du plomb fondu. Au loin des bandes de canards et de sarcelles volaient sans arrêt. J'aperçus même, à deux cents mètres environ, de grosses masses noires à demi sorties de l'eau ; c'était un groupe de six hippopotames qui prenaient leurs ébats. A la jumelle je pouvais les observer à l'aise. Ils broutaient tranquillement les herbes aquatiques.

Un instant j'eus l'idée d'envoyer quelques balles à ces animaux. Mais, à la réflexion, j'y renonçai. Je préférais en effet ne pas troubler la venue éventuelle d'un rhinocéros puisque j'avais décidé de tuer un de ces pachydermes.

Une grande heure se passa. Je commençais à trouver le temps long. Je sentais en effet des fourmillements dans mes membres. Je réussis tout de même à trouver une position un peu plus confortable.

Par bonheur il n'y avait pas de fourmis rouges sur cet arbre, de sorte que je pus continuer la veille sans aucune difficulté.

Brusquement je vis, à une trentaine de mètres de moi, une ondulation des graminées. J'eus bientôt la sensation que l'animal qui s'avançait vers le marigot devait être d'une puissance peu commune car j'entendais les grosses tiges craquer à mesure qu'il progressait.

Je reconnus enfin un rhinocéros de forte taille. Evidemment il se moquait complètement des ronces et des épines et il n'avait même pas pris la peine de suivre le sentier que nous venions de pratiquer pour gagner les abords du marigot.

Le pachyderme était de la variété qui possède deux cornes sur le nez. Je ne pus m'empêcher de frémir en voyant les dimensions de ces deux armes redoutables et je me félicitai

d'avoir choisi un arbre pour me mettre à l'abri de la colère éventuelle d'une pareille bête féroce.

La bête s'avançait pesamment. Sur son dos, deux oiseaux du genre « pique-bœufs » étaient perchés. Ils gobaient de temps à autre quelque parasite, ce qui ne semblait pas émouvoir outre mesure le pachyderme.

J'évaluai tranquillement la distance qui me séparait de mon ennemi. Je serrai plus fort la crosse de ma bonne carabine Winchester, une arme qui m'a toujours suivi dans toutes mes pérégrinations à travers l'Afrique centrale.

En pareil cas, l'écueil est toujours de vouloir tirer trop tôt. J'attendis donc que la bête eût commencé à boire. A ce moment elle était environ à douze mètres de moi. Alors je mis lentement ma carabine à la hauteur de mon épaule et je visai le monstre au défaut de l'épaule.

Une détonation retentit et se répercuta longuement dans la plaine. Le rhinocéros touché poussa un cri rauque mais il ne bougea pas. Il se contenta de lever la tête vers l'endroit où je me trouvais.

Je me demandais avec anxiété comment ma balle ne l'avait pas tué. C'était en effet de cette manière que j'avais foudroyé ma première victime.

En l'espace de quelques secondes je me rendis compte que la bête devait avoir fait un mouvement imperceptible au moment où j'avais tiré. Ce qui me renforça dans cette opinion fut le fait qu'une traînée de sang venait d'apparaître sur le flanc droit de l'animal : j'avais donc manqué mon but et la balle n'avait atteint aucun organe essentiel.

Je me disposai à tirer une seconde fois en visant mieux, quand je constatai avec terreur que le mécanisme de chargement de ma winchester était enrayé !

Ainsi j'étais maintenant désarmé. Je n'avais en effet qu'un couteau-poignard et vous avouerez que ce n'était nullement l'arme qui convenait à ma situation.

Je savais, pour l'avoir lu dans des récits de chasseur, que le rhinocéros n'abandonne pas aisément sa vengeance. Évidemment celui que j'avais blessé légèrement ne devait pas faire exception à la règle. J'eus d'ailleurs l'occasion de m'en apercevoir tout de suite.

Le rhinocéros s'avançait, en effet, pesamment vers l'arbre qui me servait de forteresse. Il ne paraissait pas souffrir beaucoup de sa blessure. En tout cas, elle ne retardait nullement sa marche en avant.

Il parvint ainsi au pied de mon mirador et leva vers moi sa tête monstrueuse. Je crus voir dans ses petits yeux gris une étrange flamme. Que pouvait-il se passer dans le cerveau de cette brute ? Il s'écoula un certain temps avant que je puisse m'en apercevoir. Vous dire que ce temps fut de plusieurs secondes ou de plusieurs minutes me serait totalement impossible. On évalue mal le temps qui passe quand on se sait en danger et que le cœur bat à se rompre dans la poitrine.

Brusquement la bête prit son parti. Elle commença à se frotter sur le tronc ainsi que le font les éléphants quand ils veulent se rendre compte de la résistance d'un arbre. Mon perchoir fut secoué d'inquiétante façon. J'augurai que mon ennemi allait chercher à déraciner l'arbre.

Alors une terreur insensée s'empara de moi. Je criai :

— Ho ! Samba Taraoré ! Ho... ooh !

Mais je devinai bien que mon compagnon, emporté sans

doute par son désir de tuer des aigrettes, devait être fort loin.

Maintenant, par de lentes pesées, le rhinocéros faisait tressaillir l'arbre jusque dans ses racines.

Les mouvements qu'il réussissait à imprimer à mon mirador devaient l'encourager à persévérer. Bientôt il perfectionna ses moyens d'attaque en se lançant de tout son poids sur l'obstacle dont il voulait se débarrasser.

Je fus bientôt obligé de me cramponner aux branches pour ne pas tomber.

Brusquement j'aperçus, à une centaine de mètres en avant dans la direction du nord, une flamme qui s'élevait vers le ciel. Bientôt la flamme initiale fut remplacée par une large tache rouge qui crépitait. Sans aucun doute, un noir avait dû jeter par terre quelque débris enflammé et les herbes sèches avaient constitué pour l'incendie un aliment de premier ordre.

Le feu gagnait dans tous les sens. Une ligne pourprée courait au ras du sol avec une effrayante rapidité et de grands panaches de fumée s'élevaient vers le ciel.

Je ne sais si vous avez eu l'occasion d'être entouré de flammes à distance. Moi, je puis vous dire que, loin de m'effrayer, cette constatation me remplit de joie.

Pourtant je ne savais pas du tout de quelle manière je m'en tirerais, mais, ce que je n'ignorais pas, c'était la peur irraisonnée que tous les animaux, qu'ils soient sauvages ou domestiques, éprouvent devant le feu.

Le rhinocéros ne devait pas échapper à la règle. Il cessa bientôt de chercher à déraciner l'arbre et leva la tête. Il parut humer l'air environnant puis il tressaillit comme si un sentiment de terreur venait de s'emparer de lui. Alors, sans hésiter plus longtemps, le pachyderme s'enfuit. Manifestement il ne savait plus dans quelle direction aller. Je le vis se heurter au barrage indandescent, reculer, puis tourner jusqu'à ce qu'il trouvât un endroit par où il était possible d'échapper à l'étreinte du barrage qui se rétrécissait avec une vitesse extraordinaire.

Je n'avais plus un instant à perdre. Je descendis alors le plus rapidement que je pus et je m'orientai tout de suite vers la direction qu'avait prise la bête : son instinct avait dû la renseigner sur la seule voie utilisable.

Je pus passer par une étroite bande de terrain, non sans m'être copieusement brûlé les mains.

J'étais libre enfin !

Un quart d'heure plus tard j'arrivai près de Samba Taraoré qui ne s'était douté de rien. Il avait cependant vu passer, à une cinquantaine de mètres de lui, le rhinocéros qui s'enfuyait. Mais il était tellement occupé à chercher à s'approcher d'un groupe d'aigrettes qu'il n'avait absolument rien vu. Il n'avait pas davantage entendu mes appels.

Je voulais savoir quel était le bienheureux noir qui avait pu allumer l'incendie sauveur. Je fis donc des recherches sans en avvertir Samba Taraoré. Je ne trouvai d'ailleurs rien. Ce ne fut que trois jours plus tard que nous eûmes la clef de l'énigme. Samba se rappela tout à coup qu'il avait fumé un cigare que je lui avais donné, un de ces affreux cigares noirs comme vous en trouverez dans toutes les boutiques à Dakar. Il avait jeté le bout encore enflammé et il n'en avait pas fallu davantage pour mettre le feu et me sauver.

JACQUES DIAMANT.

VIENDE PARAITRE :

Indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux sports.

L'ALMANACH SPORTIF

POUR 1930

Rédacteur en chef :
GEO ANDRÉ
160 pages, 300 illustrations.

Il contient, en plus d'une revue des principaux sports, traitée par les meilleurs spécialistes, des articles documentaires et techniques, des curiosités, etc., etc.

Un grand Roman Sportif inédit de 5.000 lignes :

LA TARENTULE par René PUJOL.

L'ALMANACH SPORTIF est en vente partout : 6 francs.

Envoi franco contre 6 francs (Étranger, 7 francs), adressés à L'ALMANACH SPORTIF, 3, rue de Rocroy, PARIS-X^e.

UN GRAND CONCOURS AMUSANT ET FACILE

doté de 500 prix, dont 5 bicyclettes, etc.

Collaborateurs : Géo ANDRÉ, René BIERRE, A. BOURDONNAY, Cap. CAMBIER, C.-W. HERRING, DE LABORDEBIE, H. MUSNICK, M. PEFFERKORN, J. SAMAZEUILLE, etc.